

Nathanaël

# CARNET DE SOMME



Le Quartanier

Il faudrait alors faire le silence, et que chacun s'efforce d'aller vers la violence de l'autre en dissipant la sienne.

– HERVÉ GUIBERT

En face de cette question, que m'importe ce qui n'importe qu'à moi ?

– ANDRÉ MALRAUX

: car l'homme est un hasard, et, pour l'essentiel, le monde est fait d'oubli.

– ANDRÉ MALRAUX

Someone who, feeling himself abandoned, takes up a book, finds with a pang that the page he is about to turn is already cut, and that even here he is not needed.

– WALTER BENJAMIN

Let someone rack his brains as to why I come walking along and stop him and shout at him, and let someone ask himself where I shall rush to, along what path I shall go with my thoughts when I rise again after this fall. What size shoes I take? How old I am? How I spend my money? When I was born? For a moment I had the idea of stating the size of my head, but it must be average. And my brain will weigh light after my death.

— INGEBORG BACHMANN

... vie bête, vie de somme

– *Carnet de délibérations*

*Contre elle je ne sais pas ce que j'essuie.*

\*

Si par libération tu entends l'affranchissement de la raison, je veux bien. Si c'est la chose qui extrait du corps grognements et tourmente, si au sommeil et à l'éveil elle me transforme en un cimetière hurlant, un champ de bataille ensanglanté. Je suis devenue la guerre et la maladie, la face de la mort d'une personne. J'ai envisagé ces technologies. [...] Vois-tu, s'il ne s'agit pas d'une libération, il s'agit d'une chose qui se détache contre la chose qui l'arrache. Je suis le résidu du moi, l'absence de la relation : chose et chose.

\*

Ton nom est jeté sur le bas-côté. Après les mois de délibérations. Il est jeté parmi les gravats et les algues de

la chaussée. C'est une peine de mort que ce nom abandonné. Il t'arrivera un jour dans la bouche d'un autre. Ce nom de bas-côté qui a la forme de ton corps déjà. Ton corps sidéré de n'avoir pas ce nom.

\*

Avec *lui*, mon *je-il*, en corps, je n'ai plus de langue. *Il* m'accorde ce sursis.

\*

Ma pensée s'arrête sur la révolte de Bar Kokhba et le suicide collectif des marrons guadeloupéens en 1802, aux côtés de la mulâtresse Solitude. Plus que jamais, je comprends ce geste. À l'issue d'un combat, où rien n'est jamais gagné, l'évidence que le seul acte possible est de mettre le feu à soi. L'ennemi n'est nulle part visible, et la ville, comme elle l'est si souvent dans ma pensée, est vide, abandonnée. Ce qu'il reste, je l'ai ingéré, de la structure, du discours, de l'inimitié. La chose contre laquelle on lutte nous devient. Pour l'anéantir, il faut d'abord l'anéantir en – et sans doute avec – soi. Je ne peux pas savoir quel sens accorder à cela dans un présent d'abandon, de ressentiment, de confusion et de chagrin, d'euphorie perverse. Il y a les chats qui demandent

à être nourris, et un amour qui ne me comprend sans doute pas, mais vers lequel je me tends.

\*

L'absence de témoin est le début d'un meurtre. Je l'ai compris au crématoire lorsque le hurlement, aussitôt ravalé par le grondement des fournaises, m'a été arraché.

\*

Les yeux ouverts ou fermés, c'est le même écran, le même sang, la même odeur.

\*

On se tu-voie ?

\*

Les accusations du désir sont irréfutables. Je me présente à vous avec jugement et morbidité. Contre un théâtre de morceaux mouvants, Genet insiste : « l'architecture du théâtre [...] doit être fixe, immobilisée, afin qu'on la reconnaisse responsable : elle sera jugée sur sa

forme.» Cela, donc, est l'injonction que j'amène, mon théâtre « irréversible ». Jugez-moi.

\*

Le conditionnel est endeuillé : crispé, inapaisé. Il porte la brèche de la potentialité, creusant l'indéterminé avec incrédulité. Le *si* en soi, construit comme l'incertitude, enfoncée dans le palais causal du délit langagier, est rejeté par une structure de besoin satisfait. Il s'arrime, mais cela ne porte aucun secours au corps qui tombe des nues. Le contaminant est vital, angoissé ; il n'a que faire de nos manifestations. « Rien n'est vrai, assure Édouard Glissant, tout est vivant ». C'est ce non-vrai-vivant qui marque la fin du je – sa terminaison. L'entêtement de l'interrogation, parlante, vivante : quel désir et à quelle fin cette accusation moribonde ? Chaque chose en sa fin, dès le commencement. On appelle parfois cela *enclenchement*. Et nous en sommes la maladie.

\*

Le lit m'expulse. Le crâne serré par une brûlure liquide.  
Lave de mes nuits.

\*

Nous sommes dans le temps. Cela aussi est impensable.

\*

Tu arrives peu de temps après. Des jours, des semaines. Tu dis : N. Tu débarrasses mes noms de leur pesanteur, de leur fatalité. N., ce reste de moi, cette scorie. Tu ouvres ta bouche avec la mienne, tu dévores mes cris, tu tires mon corps sous ton poids, je mords dans la terre de ton épaule, tu pleures le continent et l'heure passée. Tu ne dis rien, tu dors et me donnes ton sommeil, les jours livides des lendemains. Tu me lis à voix haute. Tu es mon passeur, couché sur ma disparition.

\*

Qui lavera le corps de ma mort. Qui embrassera ma bouche sanglante. Qui avalera mes cris, ma douleur. Qui consommera mon trépas. Qui me dira.

\*

Je suis dépouille, et injuste. À présent je peux te le dire, maintenant que je te l'ai écrit, je ne sais ce que sera la prochaine fois, le téléphone, ou la fois d'après, mais ça va, maintenant que je te l'ai dit, je t'en supplie, sois discret, protège-le comme un oiseau sans ailes, sans yeux,

qui ne verra jamais rien de sa vie et qui craint le bruit. Fais en sorte qu'il soit précieux et irrésistiblement en péril, tel que tu ne veuilles en aucun cas le souffler, même pas à toi-même.

\*

*Ne demandez pas après moi. Cette faim. Une infâme solitude. L'arrimage de l'être au passage des êtres enclins à la disparition. À l'horreur que nous sommes vous et moi. Un corps géographiquement situé au bord de sa peau aux bords rabattus d'un hameau, à la torpeur d'une baise insignifiante, ces boutures de désir colmatées en une peau barbare. On a deux mains pour ramasser ce qu'on laisse tomber, pour tout jeter à l'eau. Figure-toi que j'ai honte pour nous et je touche à ce qui ne bouge. Comme c'est crasseux, le lieu où tu vas. (2006)*

\*

C'est long, c'est terriblement long, la mort, sans compter l'invivable demeure.

\*

... et jusque dans ton sommeil, je le jure, jusque dans ta mort, je te suivrai (Bernard-Marie Koltès).